



Le Conseil de Développement Durable de l'agglomération bordelaise
en partenariat avec le journal *Sud Ouest*
présente



les Cafés de la

CONTROVERSE

Ces rencontres proposent de nourrir le débat public sur des questions
de société qui ne font pas consensus et permettent aux « habitants-citoyens »
de réfléchir à l'élaboration de la ville de demain.

Acte I

**Libérez
la fête!**

20 octobre 2010

> Café Le Plana, place de la Victoire Bordeaux

..... Libérez la fête!

Il existe bien au cœur de nos villes une vie après le jour, un ailleurs qui se joue dans l'expérience de la nuit. Mais la nuit est aussi un champ de tension central, devant faire cohabiter la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse.

Les impératifs de tranquillité, de sécurité et de salubrité permettant d'interroger la place de la fête et des lieux de nuit dans les villes. Tout en tenant compte de l'idée que la fête engendre en même temps un certain rapport de soi à la société, une expérience à cultiver.

Les politiques publiques qui visent à organiser (et parfois à sécuriser) les fêtes ne risquent-elles pas de leur confisquer spontanéité et créativité en imposant un modèle standardisé? Cela dans un contexte où la promotion des fêtes et des lieux de nuit dans les villes constitue un enjeu de développement et d'attractivité de l'espace urbain.

Par ailleurs, comment les fêtes privées et les clubs de nuit s'arrangent-ils d'une logique consumériste qui pourrait les éloigner d'une approche libre et créative de la fête?

Dimitri Hegemann

Fondateur du Tresor, mythique club de Berlin consacré aux musiques électroniques ayant donné naissance au label du même nom.

Haut lieu de la fête berlinoise depuis 1991, le club a accueilli les DJ les plus intéressants de la scène allemande et internationale. Installé initialement dans un ancien coffre-fort (c'est le sens du mot Tresor en Allemand), à Potsdamer Platz, le nouveau quartier d'affaires ultramoderne de Berlin. En 2005, Le Tresor a dû fermer et chercher un nouveau site après le non renouvellement de son bail par la mairie. À partir de mai 2007, le Tresor rouvre ses portes dans le quartier de Kreuzberg dans une gigantesque usine électrique à quelques centaines de mètres du non moins célèbre Kitkatclub.

Francis Marmande

« Né à Bayonne (1945), agrégé, docteur ès-lettres et tout le toutim, Professeur émérite de l'université Paris-Diderot, contrebassiste et pilote de planeur, chroniqueur au Monde, pratiquant (s'agissant des fêtes) mais pas croyant (en ce qui concerne les fêtes et le reste), est l'auteur, entre autres, de *La Chambre d'amour et Rocio*. »

Francis Marmande coanime la revue philosophique et politique *Lignes* jusqu'en 2001. Dessinateur, il a illustré la page de sommaire de *Jazz Magazine* de 1976 à 1994 et des couvertures de livres (Perec, Sartre, etc.). En 1996, il est coauteur, avec Jean-Louis Comolli du film *Le Concerto de Mozart* Contrebassiste de jazz, il participe au disque *La nuit est au courant* du « Jac Berrocal Group »... Critique de jazz, Francis Marmande a collaboré à la revue *Jazz magazine* de 1971 à 2000. Dans ses chroniques au Monde il est question de jazz, de littérature et de taumachie.

Jean-Michel Lucas

Ancien président de Trempolino et d'Uzeste musical, docteur d'Etat ès sciences économiques et maître de conférences à l'université Rennes 2 dont il fut le vice-président de 1982 à 1986. Conseiller technique au cabinet du ministre de la Culture Jack Lang de 1990 à 1992, il y impulsa notamment le programme « Cafés Musiques ». Nommé Directeur régional des affaires culturelles d'Aquitaine en 1992, il mit en place une politique culturelle d'État en étroite partenariat avec les collectivités locales, et avec comme préoccupation de valoriser la place de la culture dans les politiques de la ville et des territoires ruraux. Ce « militant de l'action culturelle » a participé à plusieurs projets sur le devenir des politiques culturelles et sur les légitimités dans lesquelles elles s'inscrivent. En Bretagne comme en Aquitaine, il fut par ailleurs à l'origine de nombreuses réalisations concernant les musiques amplifiées (RAMA, festival d'Uzeste, Rencontres Trans Musicales de Rennes...).

Le Débat

Espaces de débat qui ne font pas consensus, rencontres entre citoyens et experts, les cafés du C2D réfléchissent à l'élaboration de la ville de demain. Le point de départ de cette réflexion consacrée à la fête est une série de questions : A quoi sert une politique de la fête? Est-ce que les lieux de nuit sont des enjeux de développement et d'attractivité? Faut-il organiser la fête ou lui laisser un espace de liberté?

La nuit constitue une autre expérience du temps et les lieux de fête un ailleurs dans la ville. Pourtant, il existe un impératif de cohabitation provoquant des tensions inévitables entre la ville qui festoie, la ville qui dort et celle qui travaille.

Ces dernières années en France, sous les motifs de tranquillité, de sécurité et de salubrité, la nuit a été abordée par les pouvoirs publics avec une approche essentiellement sécuritaire, hygiéniste, réglementaire et protectionniste.

Alors que la fête est une dimension fondamentale du « vivre ensemble », elle a également des vertus cathartiques : elle permet l'expérience individuelle de l'oubli ou de la perte de soi.

Il faut peut-être à ce stade distinguer la fête traditionnelle en tant qu'expérience commune - un genre bien représenté dans le Sud-Ouest - et une logique consumériste des lieux de nuit qui serait à l'opposé d'une approche libre et créative de la fête. De la même façon, la fête organisée et sécurisée ne risque-t-elle pas standardiser la fête et la nier comme un lieu d'expériences singulières?

Pour discuter de toutes ces questions, le C2D, en collaboration avec le journal Sud-Ouest, avait invité Dimitri Hegeman, fondateur d'un club berlinois sur des friches industrielles, le « Trésor », consacré aux musiques électroniques. Il rapporte son expérience, dans une ville toujours à l'avant-garde, de ce club qui a attiré des centaines de milliers de jeunes venus de toute l'Europe. Francis Marmande, écrivain, musicien, critique de jazz et critique littéraire, chroniqueur pour Le Monde et adepte des fêtes de Bayonne depuis son plus jeune âge, apporte au débat son regard décalé et son expérience d'un « savoir faire la fête ».

De son côté, Jean-Michel Lucas, membre du cabinet du ministre de la culture Jack Lang au moment de l'invention de la fête de la musique, ancien directeur des affaires culturelles à Bordeaux, fondateur des « Cafés musique » et d'Uzeste musical, a également travaillé à Rennes où il a mis en place une instance de réflexion collective afin de réunir tous les acteurs de la fête pour qu'ils agissent en coresponsabilité.

Point de départ de ce débat, le cas bordelais, ville dans laquelle on pose effectivement cette question : faut-il libérer la fête ? Ce qui suppose qu'elle n'est pas libre aujourd'hui et que le pouvoir public pourrait avoir un rôle dans ce domaine. La place de la Victoire était voilà une génération le lieu bordelais de la fête, avec tous ses excès, qui se prolongeait autour d'un marché des Capucins réunissant les différentes populations de la nuit, les fêtards et les travailleurs. La fête bordelaise a changé et s'est déplacée vers d'autres lieux et a peut-être disparu sous cette forme en centre-ville - devenu touristique et tatillon sur la question des nuisances nocturnes - pour s'excentrer dans les quartiers de Paludate ou des bassins à flots. Dans le même temps, le maire Alain Juppé a instauré des grandes célébrations sur les quais autour du fleuve ou du vin. Peut-on parler pour ces événements de fêtes ou de manifestations culturelles ? Une ville comme Bordeaux peut-elle développer une image et une attractivité supplémentaire grâce à ce genre de fête populaire ou bien est-elle surtout connue pour des activités underground comme la scène rock n' roll ?

..... L'exemple berlinois

Berlin est aujourd'hui un lieu de fête fantasmagique pour un grand nombre de jeunes Européens qui s'y rendent en masse avec l'intention d'y vivre une expérience singulière. Comme le souligne Dimitri Hegeman, il faut remonter à une période avant la chute du mur. Les Américains avaient autorisé à Berlin ouest l'autorisation des bars 24 heures sur 24. Convergeaient alors vers la ville des jeunes qui cherchaient à échapper au service militaire et des jeunes étudiants qui ont fondé une véritable intelligentsia. Il n'y avait à l'époque pas d'industrie mais de l'investissement et après la chute du mur il y a eu une évolution de ce que l'on nommait une sous-culture vers une culture de la créativité. Ce changement historique a libéré concrètement de l'espace.

Comme le dit Dimitri Hegeman : « On n'avait pas de place à l'ouest, la ville a doublé de volume sans l'intervention de l'état. Le Trésor s'est installé dans la cave d'une banque abandonnée, précisément à l'intersection de l'Est et de l'Ouest. Nous avons proposé un avenir musical commun à la jeunesse venue des deux côtés. Et durant trois ans, nous avons existé à l'insu des autorités, sans aucune réglementation ». La leçon numéro 1 du Berlinois est simple : pour créer ce genre de lieu, « il faut du temps et de l'espace ». Le Trésor a existé pendant quinze dans ce bâtiment avant qu'il ne soit racheté par des investisseurs pour en faire des bureaux. On peut ainsi dire que le club a rendu célèbre Berlin en Europe, qu'il lui a donné un rayonnement et qu'il a déclenché un mouvement de jeunesse devenu un facteur économique et une image positive de la ville. Ces endroits confiés à la jeunesse ont permis des échanges fructueux entre de nombreuses disciplines artistiques (designers, musiciens, gens de culture...). En ce sens, cette créativité a créé une plus-value relayée dans le monde par Internet qui s'est transformée en chiffres touristiques en augmentation.

Un point important est l'attitude du politique vis-à-vis de ces clubs et de cette jeunesse. Comme le souligne Dimitri Hegeman : « Il y avait beaucoup de friches à l'époque, ce n'était pas beau à voir. Mais c'était une opportunité pour les activistes de la culture de s'y déployer dans un premier temps pour y faire la fête. Les autorités avaient d'autres soucis, par exemple la circulation dans la ville, et elles ne se sont pas occupées de nous. Puis nous avons eu l'aval du maire pour organiser des manifestations, il a fait confiance à une jeunesse quand même constituée de gens majeurs et adultes, et le gouvernement a compris qu'il s'agissait d'un facteur économique important qui entraînait d'autres secteurs comme l'hôtellerie. La plupart des clubs de Berlin se sont montés avec très

peu de moyens financiers mais nous avons créé une commission des clubs, qui les regroupe et qui collabore avec le gouvernement et la ville. »

Aujourd'hui, le Trésor est installé dans une ancienne centrale électrique, un lieu qui était resté vide pendant dix-sept ans et qui est devenu l'un des premiers espaces culturels berlinois. Il fonctionne comme un club mais organise également des expositions et différentes manifestations artistiques.

De son côté, Dimitri Hegeman se définit comme un « chercheur d'espace à transformer », dans sa ville mais aussi à l'étranger comme par exemple à Pékin où un projet est en cours de création.

..... « Pas personnellement »

On pourrait se demander s'il existe une variation latine et traditionnelle opposée à la fête contemporaine et urbaine comme à Berlin. Par exemple à Bayonne, Dax, Mont-de-Marsan ou bien encore dans de nombreux villages du sud-ouest... Francis Marmande, soulignant « l'esprit d'entreprise » de Dimitri Hegeman, le « recyclage génial » des friches et industries abandonnées, la logique capitaliste de ce genre de lieu et peut-être aussi un côté politiquement « propre », avec l'aval des autorités, ne pense pas à des variations latines mais à des « versions mondiales qui sont des manifestations et à des boîtes de nuit très bien agencées, que ce soit à Bogota ou à Berlin. » Il préfère évoquer le poète et musicien Alain Minvielle « qui a inventé un mot-valise extraordinaire, Manifheste, qui comprend la manif et la hestejad, la fête en occitan. C'est-à-dire que l'on pense à quelque chose et l'on dépense autre chose. »

Plus radical, il affirme ainsi : « la fête, c'est pour moi illimité avec une capacité de violence. Tout ce qui ressemble à la santé publique, la responsabilité politique, je m'en tape ! Personne ne l'a dit mais au Trésor, il y avait des produits, des trucs, sinon ce n'est pas la fête. Même si ce n'est que de la bière, sans parler de l'ecstasy ou d'autres choses... » Pour illustrer un peu plus son propos et sa façon d'aborder la fête, Francis Marmande, natif de Bayonne, évoque un souvenir : « Un jour, un étudiant m'a transfiguré la vie par une réponse. Je l'interrogeais sur un livre qui était au programme et j'ai compris en trois secondes qu'il ne l'avait pas lu. Je me sentais mal, je ne le trouvais pas bien mais j'éprouvais une grande gentillesse pour lui. A un moment, ne sachant pas comment m'en sortir pour sauver l'humanité, je lui ai dit : écoutez, on ne va pas batailler trop longtemps. Ce livre, je vous pose la question, vous l'avez lu ou pas ? Il m'a regardé, je croyais qu'il allait pleurer et il m'a dit : pas personnellement ! Pour moi, la question de la fête, c'est ça : on la fait personnellement. »

Le bien-vivre ensemble

Jean-Michel Lucas, ancien directeur des affaires culturelles, se pose lui la question de « la fête pour le collectif. Quand est-ce qu'elle répond à l'enjeu du bien vivre ensemble ? » c'est-à-dire le côté politique publique de la fête, un au-delà de l'expérience individuelle, qui manquerait dans l'exemple berlinois avec son secteur de l'économie créative et des nouveaux territoires de l'art. « Je l'ai vécu, il y a un moment où, en tant que responsable politique, on est tenté de fonctionnaliser la fête. Dans une vie urbaine complexe, on veut la mettre quelque part à côté des fonctions commerciales, de santé, éducatives... On va prendre un vieux hangar, le rénover puis l'ouvrir et cela va rassembler à une solution mais je crois que c'est la pire approche en termes de politique publique. S'il y a bien quelque chose qui ne peut pas se cerner dans une fonction et se rationaliser, c'est bien la fête. Elle doit échapper à la programmation, au domaine de la raison et quand elle est raisonnable et rationnelle, ce n'est plus la peine de parler de fête, c'est une activité comme une autre. C'est une idée politiquement difficile à digérer mais elle est essentielle. »

Pour illustrer son propos, Jean-Michel Lucas cite une histoire racontée par l'auteur latin du premier siècle avant Jésus-Christ, Ovide. Panthée, roi de Thèbes, ne croyait pas en l'existence du dieu Dionysos, il refusait de croire au dionysiaque. Mais il s'aperçoit un jour que sa femme, sa fille et la sœur de sa femme partent dans les fêtes dionysiaques hors la ville, dans la forêt, pour participer à des bacchanales. Et, lui qui représente le pouvoir, il veut voir cela. Mais quand il arrive dans la forêt, sa femme et toutes les filles qui font la fête voient en lui un sanglier, elles lui coupent les membres et la tête. Panthée n'aurait jamais dû aller là-bas. « Ovide racontait déjà cela : la fête doit échapper au pouvoir ».

Jean-Michel Lucas a également travaillé à Rennes et sa célèbre « rue de la soif » qu'une décision préfectorale avait tenté de réguler en sortant les lances à eau et en mettant tout le monde dehors à 3 heures du matin. « Nous avons créé une association avec tous ceux qui étaient concernés, en particulier les acteurs culturels, que l'on a nommée Adrénaline. L'idée n'est pas de penser à une règle qui serait juste mais de travailler la responsabilisation de tous les acteurs. Ce n'est pas le pouvoir public qui applique mais l'espace public qui se construit dans l'intérêt général ». Ce qu'il nomme également la construction du « vivre ensemble ».

La fête, la régulation et l'économie

Certaines fêtes du Sud-ouest de la France et dans le nord de l'Espagne, Bayonne, Dax, Mont-de-Marsan, Pampelune... ont un côté massif et regroupent des centaines de milliers de participants. Comment laisser ces fêtes se dérouler sans éprouver l'envie politique de les réguler et d'en profiter économiquement comme dans le cas berlinois? Francis Marmande constate que si l'expression « faire la fête » est en général appréciée avec sympathie, « faire les fêtes » vous transforme brutalement aux yeux des gens en « pingouin pris dans une espèce de tribu bizarre ».

Selon lui, ces fêtes, comme celles de Bayonne inventées sous leur forme encore actuelle en 1932, s'autorégulent. « Ces fêtes sont marrantes par rapport à une équation qui serait consommation, dépassement, bizarrerie, folie... Ce ne sont pas ces fêtes mais celles qui ont lieu dans les petits villages qui sont interrompues après deux jours pour cause d'une trop grande violence. C'est récent. Il n'y a probablement pas assez d'autorégulation comme dans les grandes. » Dire qu'une fête dégénère révèle surtout selon lui autre chose : « De quoi a-t-on peur? Qu'est-ce qui fait peur dans la fête? Ça c'est intéressant. La vraie question n'est pas ce qu'on va organiser mais ce qui est effrayant. C'est comme les manifs que l'on encadre aujourd'hui. Moi, je ne pourrais pas encadrer quelqu'un qui vient m'encadrer parce que je défile dans les rues. Mais je crois que, par exemple à Bayonne, il y a cette autorégulation parce que tous les élus ont un jour fait la fête et s'y sont un jour quelque peu égaré. C'est une question de l'avoir été. Ce n'est pas une question d'appartenance, de tradition ou de terroir, toutes ces couillonades qui me font peur mais simplement, ils en ont été. »

Dimitri Hegeman souligne lui que Berlin en tire profit dans le secteur des arts, de la mode, de l'économie créative, des clubs... Ce qui représente sans doute plus pour la ville que l'industrie automobile. « Les gens qui viennent faire la fête sont jeunes, entre 18 et 45 ans. Ce sont des gens épuisés par leur boulot qui ont besoin de faire le vide. Ce sont des gens ordinaires, ils utilisent les vols low cost, des hôtels inférieurs à une étoile et ils ont un petit budget qu'ils concentrent sur des clubs devenus des lieux de rencontre et d'échange. » Selon lui, Bordeaux pourrait faire la même chose en mettant à disposition un lieu en centre-ville et pourquoi pas collaborer avec Berlin pour créer quelque chose de nouveau. « Un club, c'est 300 personnes réunies, c'est très différent des manifestations de masse. Il y a des règles établies. Il faut autoriser des gens jeunes à gérer des clubs, faire confiance à la jeunesse, de très belles choses peuvent naître. Si on la bride trop, les choses

risquent de dégénérer. » Dimitri Hegeman rend également compte d'une nouveauté, l'ouverture de son club aux 12/15 ans, le Trésor light à des horaires différents. « Nous voulons démystifier les clubs et les discothèques et ouvrir ces jeunes aux musiques alternatives. On essaie d'éviter qu'ils restent collés devant le poste avec MTV. » Jean-Michel Lucas insiste de son côté sur le fait que l'enjeu culturel ne peut se réduire au nombre de rotations d'avions ni en la seule organisation de quelque chose qui serait rentable. « La fête est une question sérieuse parce qu'elle est mystérieuse. Ce sont des relations intersubjectives à un moment donné. Ce qui fait l'histoire d'une ville n'est pas la quantité mais le sens. L'enjeu est politique. Si on sectorise la fête, on peut aboutir à une ville ghettoïsée avec une ville segmentée : on a les riches ici, les pauvres là, les fêtards dans un autre endroit... » Il prend pour exemple la loi votée en 2001 pour contrôler les free party via une autorisation préfectorale. « Cette loi est ridicule car on s'est alors rendu compte que les organisateurs étaient en mesure de prendre leurs responsabilités. Cette loi s'est juste révélée un outil de coresponsabilisation. On aurait pu arriver à cela dès le début, simplement en se mettant autour d'une table.

..... Un malaise bordelais ?

Alors que Jean-Michel Lucas souligne que, à Bordeaux, les fêtes les plus réussies ne sont pas celles qui ont attiré le plus de monde mais celles dans lesquelles il y a eu des « relations interpersonnelles », un participant s'interroge sur la raison de ce débat, précisément à Bordeaux : « Il y a un malaise ici. Dès qu'un bar fait du bruit, on le ferme. La fête c'est bien quand ce n'est pas organisé et il n'y en a plus à Bordeaux. Maintenant, dès qu'on fait une fête, on amène des bateaux et on met un verre au cou des gens en leur disant qu'ils ont droit à cinq boissons et pas plus. Il faut dire que les grandes fêtes que l'on a tous faites ici, c'est de la musique et de l'alcool et que maintenant c'est très compliqué de faire de la musique et de boire de l'alcool. » Francis Marmande poursuit : « la fête ne répond à aucun vouloir ni aucune intention. S'il faut libérer la fête, je ne savais pas qu'elle était en prison et que l'on devait répondre à des questions commençant par faut-il. ». Un participant souligne que la fête est effectivement mystérieuse tout en rappelant qu'à Bayonne, il y a 25 compagnies de CRS en poste durant une semaine. « Lors de la fête du vin, on n'empêche personne de boire à foison si tant est que boire corresponde à s'amuser. Il y a sur ces manifestations une vraie convivialité

intergénérationnelle, les gens s’amusent. La ville aide toute l’année à l’organisation d’événements, prête du matériel et régleme les horaires. Pour l’alcool, c’est une question de santé publique. On peut essayer d’encadrer les excès même si cela peut sembler paradoxal. »

Jean-Michel Lucas dénonce les dix années de retard bordelais dans la « gestion politique collective des enjeux de la fête. Bordeaux ce n’est rien à côté de Nantes, Brest ou Rennes. Comment faire pour que la fête soit vivable et que les habitants soient aussi en situation de pouvoir dormir ? Il faut une gouvernance de la fête, pas seulement la mairie mais un collectif. » Un élu bordelais affirme que « la fête c’est comme le sport, il y a des règles, le mot n’est pas tabou. » Ce à quoi Francis Marmande s’oppose : « La fête c’est une pratique, elle n’existe pas sans les faiseurs de fête alors que le sport existe... par exemple sans moi. La fête se passe entre le collectif et l’individuel, du public et du débridage, du contrôle et du déchaînement. Faire la fête, c’est transitif, on y est ou on n’y est pas. Mais il y a des points communs avec le sport, il faut faire des échauffements, y aller lentement, prendre ses mesures, savoir calmer le jeu. C’est tout un boulot ! Cela a à voir avec ce qu’on a envie de durer et dans quel état on souhaite être dans la fête. »

..... Un savoir faire, un état d’esprit

Si Francis Marmande insiste sur la question d’une « praxis, d’un savoir faire : il y a un savoir faire la fête comme il y a un savoir vivre. », Jean-Michel Lucas se prononce pour une « éthique partagée, une reconnaissance partagée des acteurs. C’est-à-dire l’éthique de la vie bonne. Avec la fête, tout le monde dérange tout le monde mais personne ne peut éliminer personne. » Se présentant de la façon suivante : « 57 ans et 42 ans de fête », le chroniqueur taurin Zocato dénonce lui les élus et responsables bordelais qui, en matière de corrida, vont pratiquer la fête ailleurs, « s’encanailler » hors de Bordeaux et n’en veulent pas chez eux. « Ceux qui vont dans les fêtes du sud y vont pour un esprit, un monument, une tradition, une culture. La plus belle fête que j’ai jamais vue s’est passée un jour à Pampelune. Nous sommes tombés par hasard dans un bistrot où la musique était à fond, ça picolait mais toujours avec ce respect de la tenue qui met tout le monde pareil. En fait, ce bar était celui des sourds-muets de Pampelune ! C’est la plus belle fête que j’ai vue en 42 ans. La fête, c’est un état d’esprit. »

Conclusion

L'expression « libérez la fête » pose la question de son organisation, de son rapport aux pouvoirs publics et de son inscription dans la ville. Il est de ce point de vue nécessaire de distinguer fête et évènements festifs ou culturels. Car il semble que la « vraie » fête échappe à toute définition, elle semble mystérieuse quant à son apparition, sa tenue et ses prolongements. Temps cathartique qui suppose des débordements et des formes de violence, elle existe dans les rencontres et les liens qu'elle crée, que ce soit dans les clubs berlinois ou durant les fêtes traditionnelles du sud-ouest. Doit-on évacuer l'encadrement, l'organisation et les retombées économiques de la fête et peut-on compter sur une forme d'autorégulation? Pour certains, une « gouvernance » de la fête, avec tous ses acteurs, à l'image de ce qui s'est fait dans d'autres villes françaises, permet une coresponsabilisation qui en assure la réussite. Même si la fête doit par définition échapper au contrôle, les pouvoirs publics ne peuvent être les seuls concernés. Construire la fête, c'est construire la démocratie. Pour d'autres, elle est essentiellement une affaire individuelle et une articulation avec un collectif d'hommes et de femmes libres qui n'auraient pas besoin de forces d'encadrements pour « en être ». En ce sens, la fête est existentielle, elle engage l'être dans une pratique qui en retour le définit. Il ne s'agit pas d'en parler mais de « la » faire ou de « les » faire. Possible élément d'attractivité d'une ville avec ses développements économiques et ses réhabilitations urbaines comme dans la capitale allemande, la fête a plusieurs visages voire plusieurs fonctions. Minuscule ou massive, traditionnelle ou avant-gardiste, sans organisation ou encadrée, elle est la nuit des villes et en fait les réputations. Elle les marque de son empreinte. Elle est de ce point de vue aussi essentielle que les autres activités humaines. Les questions restent posées pour Bordeaux : quelle vie nocturne et dans quels lieux? Quelle organisation ou quelle libertés laissées? Quelle articulation entre pouvoirs publics et acteurs locaux? Quelle conception de la fête qui serait propre à cette ville?

Que sont les Cafés de la controverse ?

Le C2D (Conseil de développement de l'agglomération bordelaise) en partenariat avec Sud-Ouest lance une série de débats intitulés « les Cafés de la controverse ». Les Cafés de la Controverse sont des espaces de débat, où experts, acteurs locaux et habitants se rencontrent pour confronter leurs points de vue sur des questions de société qui concernent les villes aujourd'hui, particulièrement notre territoire. Le C2D veut engager les habitants dans des débats sur des questions qui ne font pas consensus, nourrissent des controverses tant elles sont complexes, engagent des intérêts divergents, des perspectives de vies difficilement conciliables. Le C2D veut débattre sur des sujets importants pour nos vies ordinaires, informer les habitants, participer par la réflexion à l'élaboration de la ville de demain à l'intérieur de notre territoire.

Les Cafés de la controverse sont publics.

Plusieurs invités sont amenés à débattre du sujet proposé en s'appuyant sur leur expérience personnelle et professionnelle. Leurs échanges sont modérés par un journaliste de Sud Ouest.

Le dispositif laisse une place ouverte à l'auditoire pour intervenir et échanger avec les débatteurs.

..... Le Conseil de Développement Durable de l'agglomération bordelaise (C2D)

Le Conseil de Développement Durable de l'agglomération bordelaise est une instance de démocratie participative qui rend un certain nombre d'avis et de propositions sur les enjeux économiques, sociaux et environnementaux intéressant le développement de l'agglomération.

Le C2D est un regroupement d'entreprises, d'acteurs culturels, d'associations, de chercheurs, de citoyens « ordinaires », d'urbanistes, d'architectes... de l'agglomération bordelaise. Il fonctionne comme une boîte à idées pour la Communauté urbaine; il joue un rôle d'intermédiaire entre la société civile et les décideurs et met pour cela en relations des personnes venant de champs professionnels différents postulant qu'une intelligence collective émerge de ce frottement.

Le C2D est composé de 200 membres.




La vidéo du débat est en ligne sur c2d.bordeaux-metropole.fr
.....

Conseil 
de Développement Durable 
de l'agglomération bordelaise

C2D - Conseil de développement durable
de l'agglomération bordelaise
Bordeaux Métropole esplanade Charles-de-Gaulle
33076 Bordeaux cedex
05 56 93 65 11
www.facebook.com/c2d.lacub.fr
www.twitter.com/c2d_BxMetro



 **CND** un espace de démocratie participative